

L'arrivée de M. de Château-Mailly n'avait donc rien que de fort naturel.

Il était deux heures, on était au vendredi, le jour où madame Roher était chez elle l'après-midi ; M. de Château-Mailly ignorait sans doute ou devait ignorer les événements que nous venons de raconter, il usait de la permission qu'on lui avait accordée pour faire une visite.

Le comte était un fort beau et fort élégant cavalier ; ses manières distinguées, sa démarche, son sourire un peu fier trahissaient le grand seigneur.

Mais Hermine ne songeait qu'à son mari, et elle ne vit dans M. de Château-Mailly autre chose qu'un homme qui pouvait venir à son aide et sonder avec elle l'horrible mystère qui semblait envelopper la disparition et l'absence de son mari.

XX

M. le comte de Château-Mailly était un de ces hommes qui, élevés avec le siècle, en ont accepté à peu près toutes les idées. Véritable Parisien du boulevard des Italiens, le comte avait été et était encore ce que, dans toute l'acceptation du terme, on nomme un viveur.

Il était d'une morale indulgente et facile pour les autres et pour lui-même, avait des principes de loyauté bien arrêtés sur certaines choses, et plus que vagues sur beaucoup d'autres.

Aussi, il avait accepté, sans le moindre scrupule, les propositions du gentleman aux cheveux rouges, se disant qu'un niais seul refuserait de reconquérir un héritage perdu, alors qu'il suffisait pour cela de séduire une jeune et fort jolie femme.

Certes sir Williams s'était bien gardé de mettre le comte dans la confidence de ses projets ténébreux, car il était hors de de doute que celui-ci n'eût pas voulu faire partie d'une association de bandits ; mais il s'était posé vis-à-vis de lui en amoureux dédaigné, rebuté, et qui met au service de sa vengeance son intelligence et son argent.

Ceci posé, on trouvera donc assez naturel que M. de Château-Mailly eût accepté le rôle qui lui était fait.

Il ne connaissait point M. Fernand Roher... Hermine était belle.

Ces deux raisons suffisaient à sa conscience élastique pour la mettre tout à fait en repos.

Malgré la rapidité avec laquelle les femmes dissimulent leurs impressions et savent donner un calme apparent à leur visage, l'air bouleversé, l'émotion d'Hermine n'échappèrent pas à M. de Château-Mailly.

Il devina qu'il se passait chez elle et autour d'elle quelque chose d'au moins insolite.

— Monsieur le comte, lui dit la jeune femme après les compliments d'usage, allez-vous beaucoup chez la marquise Van-Hop ?

— Fort souvent, madame.

— Connaissiez-vous plusieurs personnes de sa société habituelle ?

— Presque tout le monde.

La jeune femme soupira ; mais elle avait déjà reconquis cette force morale qui donne à son sexe le pouvoir d'interroger sans répondre, de pénétrer le secret des autres sans livrer le sien.

Hermine avait avoué franchement, spontanément, dans la nuit première de sa douleur, au comte de Kergaz et au vicomte Andrea, l'angoisse inexprimable qu'elle éprouvait.

Elle leur avait ensuite montré ce billet tracé par une main de femme, et qui semblait indiquer qu'une autre possédait celui qu'elle appelait de tous ses vœux et qu'elle avait déjà pleuré comme mort...

Mais en face de M. de Château-Mailly, c'est-à-dire d'un étranger. Hermine retrouva toute la prudence féminine. Elle essaya de savoir sans rien dire elle-même, et ce ne fut que lorsque le comte eut avoué naïvement qu'il n'avait pas remar-

qué M. Fernand Roher au bal, que la jeune femme se laissa aller à une demi-confiance.

— Mon mari, dit-elle, a disparu vers deux heures du matin, m'annonçant qu'il sortait pour le reste de la nuit et rentrerait à l'hôtel de son côté. Je l'ai attendu hier toute la journée, toute la nuit dernière, ce matin... et je ne l'ai point vu encore.

— Madame, répondit le comte, qui avait reçu le matin même un petit billet de son mystérieux complice, billet qui lui donnait de minutieuses instructions, votre mari n'est-il pas grand, brun, avec de petites moustaches noires ?

— Oui, dit Hermine.

— Il peut avoir vingt-huit ou trente ans ?

— C'est bien cela, monsieur.

— Ah ! dit le comte, je l'ai vu sortir de chez la marquise avec le major Carden, un officier suédois.

— Et... demanda Hermine, vous êtes bien sûr qu'ils allaient ensemble ?

— Très sûr.

— Mon Dieu ! reprit-elle, omettant de parler du billet, j'ai peur de quelque duel. S'il avait été blessé !...

— Précisément, répondit le comte, je crois me souvenir vaguement d'une querelle qui a eu lieu à la table de jeu... Mais votre mari s'y trouvait-il mêlé, je l'ignore.

Ces paroles semblaient jeter quelque lumière sur la situation ; mais le billet de Fernand laissait toujours dans l'ombre un coin du tableau.

Et pourtant Hermine eut le courage de n'en point parler et de laisser le comte persuadé qu'elle ignorait absolument ce qu'était devenu son mari, et s'il était mort ou vivant.

— Madame, dit M. de Château-Mailly en se levant, je connais le major Carden, je cours chez lui et saurai bientôt ce qu'est devenu votre mari.

Il lui baisa la main et s'en alla, laissant échapper quelques mots qui eussent signifié, pour une femme plus avancée dans la vie, combien il était heureux de devenir utile.

Hermine attendit le retour du comte, essayant de combattre ses soupçons et les premiers symptômes de la jalousie, ce sentiment qui lui était inconnu la veille, par cette pensée que peut-être Fernand s'était battu, qu'il avait été blessé ; que, transporté dans une maison voisine du lieu du combat pour ne point alarmer sa famille, il s'était servi d'une main étrangère ; qu'après tout, et en admettant qu'une femme eût écrit, cela ne prouvait absolument rien...

Mais le ton leste, impertinent, bref de cette lettre, qu'elle lut et relut à plusieurs reprises, n'était-il pas là pour attester l'aigreur, la haine sourde d'une rivale ?...

Il est de certaines heures où la femme la plus inexpérimentée, la plus ignorante de la vie, acquiert une merveilleuse lucidité, un art de divination étrange, où elle prévoit l'avenir avec une sagacité sans égale.

Malgré les circonstances mystérieuses qui semblaient avoir enveloppé le départ de son mari et prolongé son absence, Hermine demeurait convaincu d'un fait, d'un fait capital, unique en son genre, et qui paraissait dominer tous les autres : Fernand était chez une femme.

Cette femme était déjà ou allait être sa rivale. Comment ? Elle l'ignorait ; mais elle pressentait ce résultat.

Le comte de Château-Mailly revint.

Une heure à peine s'était écoulée depuis son départ, et pourtant cette heure avait eu, pour la jeune femme, la durée d'un siècle.

Hermine était seule au salon, à demi couchée dans sa bergère, dans l'attitude pleine de langueur de la femme frêle dont les tortures morales brisent la faible organisation physique.

Pour la première fois, depuis qu'elle était heureuse et qu'elle oubliait le monde entier pour ne pas voir et n'aimer que son mari, Hermine songea à être coquette.

Elle avait besoin du comte. Le comte se montrait empressé, dévoué, lui, inconnu la veille, et les femmes ont un tact ex-